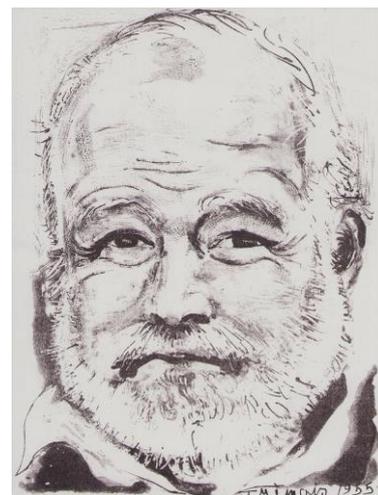


**Préface de Roland Dorgelès
à l'Adieu aux armes
d'Ernest Hemingway**

Traduction Maurice-Edgar Coindreau
Lithographie originale de Pierre-Yves Trémois

Imprimerie nationale
André Sauret éditeur, 1956



On vous a dit qu'Ernest Hemingway était né le 21 juillet 1898. Eh bien, ce n'est pas vrai ! C'est le petit Ernest Miller, un kid sans intérêt, qui est venu au monde ce jour-là, dans une demeure confortable d'Oak Park où son père était médecin. Le véritable Hemingway n'est né que dix ans plus tard, oui, dix ans jour pour jour, et dans une maison rustique cernée de grands bois, près du lac Montana.

Ce matin-là, pour fêter son anniversaire, sa mère lui a offert un violoncelle, son père une carabine. Sans hésiter, le petit Miller a remis le violoncelle dans sa boîte et a armé la carabine pour aller chasser. D'un geste spontané, il venait d'orienter sa vie. Aventurier des lettres, il mènera son œuvre une arme à la main : Winchester du chasseur, poignard de l'arditi, épée du matador, fusil du partisan, harpon du pêcheur. Son existence sera un perpétuel combat, le risque pour plaire, ses livres pour butin.

Au reste, il n'a même pas attendu l'âge d'homme pour engager la lutte. A quinze ans, placé comme interne dans un collège, il ne peut supporter le poids de la discipline, l'ennui des examens. Les randonnées dans les forêts de l'Illinois, avec son père qui va soigner des Peaux-Rouges, lui ont donné le goût de l'indépendance. Alors, un jour il s'échappe. Ses études ! On verra plus tard, si on a le temps... Son gîte, sa pitance ! Il les gagnera comme il pourra, en travaillant dans les fermes ; ensuite, quand il aura pris du muscle, il se fera entraîneur dans les salles de boxe de Chicago. En guise de concours, on dispute des matches : cela sert aussi.

Le futur Hemingway n'a que seize ans lorsque la guerre éclate. Ce conflit, semble-t-il, se limitera au Vieux Monde et son pays restera neutre. Néanmoins, le jeune bagarreur tend l'oreille au bruit lointain de la bataille ; peu à peu il s'échauffe et, bientôt, n'y tenant plus, court s'engager dans la Croix-Rouge américaine. Désir de payer sa dette au pays de La Fayette ! de voler au secours des champions de la liberté ! « Je ne sais pas, on ne peut pas toujours tout expliquer », aurait-il pu répondre, comme le Frédéric Henry de son futur livre. Ce qui le pousse, en vérité, c'est son besoin d'aventure.

Affecté à l'armée italienne il devient conducteur d'ambulance, monte en première ligne sur l'Isonzo, va chercher des blessés sous le bombardement ; mais ces dangers ne lui suffisent pas et, les Etats-Unis venant d'entrer en guerre, il demande à passer dans les arditi, les fameux corps francs transalpins. Il se bat sur la Piave, où l'armée débandée s'est retranchée après le désastre de Caporetto et, une nuit de patrouille, il tombe grièvement blessé. Sa guerre finit là. Il en rapportera une centaine d'éclats d'obus plantés dans sa chair coriace et une médaille d'argent. Mais surtout, dans l'esprit, la matière d'un grand livre.

A Farewell to Arms est l'un des plus beaux romans, des plus douloureux, des plus vrais, que la Grande Guerre ait inspirés. Les hommes y combattent, y souffrent, y meurent avec simplicité. Les uns braves, les autres lâches : tels qu'ils étaient. Les combattants de tous pays y ont reconnu des frères.

L'auteur ne s'est pas attardé à dépeindre minutieusement ses personnages, ni à scruter leur caractère : il les fait parler, cela suffit. Nous croyons les voir, ces soldats sans visage qui discutent au volant de l'ambulance ou sous l'abri qu'ébranlent les obus ; nous les identifions sans peine, ces médecins militaires qui se chamaillent à la popote, ces infirmières anglaises qui bavardent à l'hôpital. Pour présenter celle dont il fera son héroïne, Hemingway n'a besoin que d'une phrase du lieutenant Henry : « Miss Barkley était assez grande... Elle était blonde. Elle avait la peau ambrée et des yeux gris. Je la trouvais très belle. » Après cela il ne sera plus jamais question du physique de la jeune fille ; même réserve quant aux sentiments, car, par pudeur et par fierté, celle-ci les cache ; pourtant, en quelques répliques, elle se livrera tout entière. On ne lit pas un roman de Hemingway : on l'écoute.

Ce dialogue incomparable coule dans les pages comme du sang. Il les colore, les anime ; on le sent battre. La panique nous gagne à entendre renâcler ces soldats qu'aucune ardeur ne soutient plus, ou à recueillir les propos de ce major inquiet, de cet aumônier désesparé, de ce commandant anglais, rencontré au club, qui prédit jovialement la défaite. Ils parlent, ils parlent ; Frédéric Henry les écoute. Il n'y a rien à ajouter.

À quoi bon allonger des tirades, flétrir l'absurdité des guerres ! Le narrateur rapporte simplement ce qu'il entend, mais avec l'art de ne retenir que l'essentiel, de tout exprimer en quelques mots tout simples qu'on croyait épointés. « Si personne n'attaquait, la guerre serait finie », grogne un conducteur. Et l'aumônier prostré : « Il n'y a rien de plus que la défaite. Sauf la victoire, et c'est peut-être pire... » Ainsi, de phrase en phrase et sans intervenir, l'auteur nous persuade. Une seule fois le jeune tenente qui lui sert de porte-parole nous livre le fond de sa pensée. « Je n'avais rien vu de sacré, dit-il lorsqu'il remonte au front, et ce qu'on appelait glorieux n'avait pas de gloire, et les sacrifices ressemblaient aux abattoirs de Chicago, avec cette différence que la viande ne servait qu'à être enterrée. » Le lieutenant désaveuglé laissera aux fuyards de l'armée en déroute le soin d'en dire plus.

Comme tous ceux qui se sont vraiment battus, Hemingway exècre la guerre, mais il aime ceux qui la font. La guerre, c'est la grande épreuve. Celle où les hommes se montrent le cœur nu. À la première patrouille, à la première rafale, à la première corvée, on peut les juger sans appel. Ceux qui calculent, ceux qui risquent ; ceux qui se défilent, ceux qui se dévouent. Impossible de feindre dans ce grand confessionnal que furent les tranchées. Le futur auteur se trouve au meilleur poste : il n'a qu'à observer. La guerre va faire de lui un romancier.

Quelque vingt ans plus tard, au cours d'une chasse en Afrique, il se rappellera ce tournant de sa vie, tandis qu'adossé à un arbre il relisait Sébastopol. « Je pensais à Tolstoï et au grand avantage que l'expérience de la guerre constitue pour un écrivain. La guerre est un des plus grands sujets et sans aucun doute un des plus difficiles à traiter sincèrement et les écrivains qui ne l'ont pas vue sont toujours très jaloux et cherchent à la faire paraître sans importance, ou anormale, ou morbide, tandis que, en réalité, c'est simplement quelque chose d'irremplaçable qui leur a échappé. »

Où serait-il, ce jeune Miller, sans la terrible occasion de la guerre ! Sur le trottoir de Chicago, à la recherche d'un job et ne songeant sûrement pas à se faire écrivain. À la faveur de la tourmente il découvre sa vocation.

Ce qui lui apparaît de noble dans ce carnage, c'est la fraternité, cette rude amitié militaire qui dissimule sa tendresse sous les bourrades et les gros mots. Son camarade Rinaldi, l'aide-major, est le modèle de ce type d'homme. Il traverse le récit en trombe, braillant, gesticulant, toujours à moitié ivre. Il sent que la mort rode, alors il se dépêche...

Tous les portraits de soldats ont la même justesse. Révoltés, poltrons, patriotes, ils se dessinent en quelques traits inoubliables. Cet art de camper les hommes ne pouvant se discuter, certains censeurs ont cru prendre leur revanche en prétendant que Hemingway ne réussissait jamais un personnage de femme. Sa Catherine Barkley est là pour démentir. Comme elle nous émeut, cette fille loyale, tendre, fidèle, qui se montre peureuse dans le bonheur, souriante devant le danger ! Nous l'aimons même avant ce lieutenant cynique qui la courtise d'abord par jeu et se moque vilainement d'elle entre deux baisers. Mais elle est si droite, si sincère, si pure, qu'il sera entraîné à son tour, et leur passion croîtra de jour en jour, à l'hôpital où elle se donne, dans la chambre d'hôtel où ils oublient l'horreur du temps et sur le lac où ils fuient dans la nuit. « Je suis une bonne petite femme », répète-t-elle avec simplicité. Oui, bonne jusqu'au sacrifice. Dans le bouleversement général, elle ne songe qu'à sauver leur amour. Qu'importe la morale des temps faciles ! Elle accepte d'être mère sans être épouse, elle l'approuve de désert. C'est elle qui le soutient de son rire quand il rame dans la nuit, elle qui pansera ses remords comme naguère elle pansait ses plaies. Rien ne la décourage, puisqu'elle est sûre qu'il l'aime. Pourtant elle n'aura pas le suprême bonheur de l'entendre supplier : « Oh ! mon Dieu, je vous en prie, ne la laissez pas mourir », car ce cri ne lui échappe qu'à la porte de la chambre où elle s'endort, vidée de son sang.

Hemingway a eu tout le loisir d'imaginer ce roman durant les semaines qu'il a passées à l'Ospedale Maggiore de Milan. Cloué dans son lit, il tuait le temps, comme tous les blessés, en rêvant et, au fond de son esprit, commençait à naître le personnage de jeune Américain qu'il chargerait de témoigner pour lui : Frédéric Henry, lieutenant dans l'armée italienne. Afin de « présenter les choses dans leur vérité », — ce qui sera toujours son souci essentiel, — il le fera combattre sur ce front de l'Isonjo qu'il connaît bien, puis le conduira, blessé, dans ce même hôpital ; mais pour se consoler de sa propre solitude, il lui donnera une infirmière blonde, plus désirable encore que ces bénévoles qu'il suit du regard. Tout en ébauchant cette intrigue, il écoutait les bavardages de ses voisins de lit, qui parlaient de leurs combats à longueur de journée, et, insensiblement, leurs souvenirs se mêlaient aux siens. Beaucoup de ces hommes avaient fait la retraite de Caporetto et frissonnaient encore en l'évoquant. Déroute hagarde, fuite sans but, soldats jetant leurs armes et injuriant leurs officiers, paysans entraînés par un flot de panique, les prolonges d'artillerie basculant les carrioles, les fermes mises au pillage, les traînards qui s'abattent, les cadavres qu'on détrousse, la fatigue, la pluie, la faim, la peur et, à la dernière étape, quand on se croit sauvé, le barrage impitoyable de la police militaire qui fusille au hasard. Ces bouleversants récits se gravaient dans la mémoire du volontaire américain, et, le jour où il prendra la plume, il retracera cette retraite comme s'il l'avait vécue.

Lorsque sonne l'Armistice, il porte son livre en lui, mais il ne peut l'écrire. Une tâche plus pressante s'impose : gagner sa vie. Ce n'est pas avec ses cinquante dollars de pension militaire qu'il mangera. Sans doute il trouverait facilement un emploi lucratif aux États-Unis, mais ce sort tout réglé ne lui dit rien. Il aime mieux prendre des risques et courir l'aventure. Il part d'abord comme journaliste pour le Proche-Orient où il assiste, dans Smyrne incendié, au embarquement de l'armée grecque vaincue ; puis, cette dernière vision de guerre effacée, il vient à Paris savourer la paix. Sans situation, sans un sou en poche. Tant pis. On verra bien...

Jamais il ne les oubliera, ces années de misère passées sur la Rive Gauche. Non pour s'en plaindre : pour s'en délecter. Une mansarde à Montparnasse, un lit, une table, une machine à écrire, il n'en demande pas plus. « Ce que

j'avais à faire, c'était travailler. Je ne me souciais pas particulièrement de tout ce qui allait arriver. Je ne prenais plus ma vie au sérieux, la vie de n'importe qui d'autre, oui, mais pas la mienne. Ils désiraient tous quelque chose que je ne désirais pas et que j'obtiendrais sans le désirer, si je travaillais. Travailler est la seule chose qui vous fasse toujours vous sentir bien, et entre-temps il y avait ma sacrée vie à moi et je la mènerais où et comme il me plairait. Et le lieu où je la menais maintenant me plaisait beaucoup » ... Car il l'aime, ce lieu d'élection qu'est la France : « On pouvait trouver mieux que ce ciel, mais pas que ce pays. »

Cependant il y connaît de rudes moments. Toujours à court d'argent, il mange rarement de sa faim. « Nous vivions de poireaux », avouera-t-il longtemps après. Maigre pitance pour ce colosse à dents de loup. Cela ne l'empêche pas d'être heureux. Il a pour lui tous les plaisirs à bon marché de Paris : le café qu'on sirote accoudé au zinc des bistrotts, les discussions interminables à la terrasse de chez Lipp, les bruyants meetings du Vél' d'Hiv, les soirées de boxe du Cirque de Paris, et puis les longues flâneries sous les ombrages du Luxembourg, jusqu'à la fontaine de l'Observatoire où l'eau ruisselle « sur le bronze de la crinière des chevaux, les épaules et les poitrails de bronze... ». Le temps n'effacera aucun détail. « Je crois bien que j'ai encore en moi l'odeur de sciure fraîche des petits tabacs », méditera-t-il trente ans plus tard.

Tentant sa chance, il envoie des nouvelles aux magazines américains encombrés de niaiseries : on les lui retourne en les qualifiant de « sketches », ce qui l'irrite mais le fait rire. Faute d'un plus vaste public, il lit ses contes chez Gertrude Stein, qui réunit, rue de Fleurus, tous les écrivains américains de passage : ceux-ci seront les premiers à lui donner courage. Parfois certains le poussent à raconter ses souvenirs de campagne, il s'y prête rarement et, si une dame complimenterie vante sa bravoure, il s'en tire par une boutade : « Ma première citation, on me l'a donnée parce que j'étais Américain, et la seconde par erreur... »

Néanmoins, ces souvenirs-là lui collent toujours à la peau, et dans son premier livre, In our time, qu'un éditeur américain consent enfin à publier, deux épisodes se déroulent à la guerre. Dans l'un, son héros, Nick Adams, blessé comme lui en Italie, dit à un camarade touché à mort : « Vous et moi, nous avons fait une paix séparée » ; or c'est l'expression même dont se servira Frédéric Henry quand il désertera. Dans un autre chapitre, le jeune blessé tombe amoureux de son infirmière, mais ne parvient pas à l'épouser : c'est le germe de A Farewell to Arms. Les grandes lignes de son roman sont déjà dessinées.

Ces courtes nouvelles, où éclatait l'âpre talent de Hemingway, passèrent pourtant inaperçues en Amérique et restèrent ignorées en France, Son premier roman, The Torrents of Spring, où il raillait certains excès du mysticisme, connut le même échec, mais, travaillant sans relâche, il venait de terminer un second livre, The Sun also rises (Le Soleil se lève aussi), inspiré cette fois de son séjour à Paris, et l'Amérique fait un succès à cette Vie de bohème d'un accent nouveau, dont les héros, artistes de tous pays réfugiés à Montparnasse, aiment, boivent, discutent, se bagarrent pour oublier le vide de leur existence. Du jour au lendemain voici le débutant célèbre.

Lorsque, l'année suivante, il publie un recueil de quatorze histoires (Men without Women) où il présente des personnages de boxeurs, de gangsters, de toreros, qu'il a pareillement observés de près, la critique le salue comme le rénovateur de la nouvelle. Le temps où l'on disait « sketch » est passé...

Maintenant libéré des soucis matériels, Hemingway prend le temps d'écrire, dans ce style ramassé qu'il va rendre classique, le roman auquel il pense depuis près de dix ans, et la littérature de guerre s'enrichit d'un chef-d'œuvre : A Farewell to Arms. Le triomphe est tel que l'écho en parvient en France et l'on décide de publier une traduction. Mais si l'auteur est illustre dans son pays, il est totalement inconnu chez nous et, pour le présenter au public, il faut un préfacier qui soit une garantie. Le choix se porte sur l'un des plus brillants écrivains de la nouvelle génération, Drieu La Rochelle, poète, essayiste, romancier, qu'une partie de la jeunesse regarde comme son messager. Formé, lui aussi, à l'école de la guerre qu'il a faite bravement, il semble à première vue le plus désigné. Or, en réalité, tout sépare les deux hommes, les oppose même. Leur aspect, d'abord. L'un massif, l'autre élancé ; celui-ci élégant, celui-là débraillé ; le bohème moustachu, le dandy rasé. L'un ne fréquente que les bars à la mode, les cénacles, les salons ; l'autre ne se plaît que dans les gymnases et les brasseries. Même dissemblance dans leur œuvre. On ne peut peser dans la même balance Mesure de la France et Cinquante mille dollars. « Je ne connais rien à l'âme », affirme le Yankee par la bouche de Frédéric Henry ; le Français, au contraire, se penche anxieusement sur la sienne, ne cesse de la scruter. L'un s'interroge, l'autre agit. Si l'on confronte leurs opinions, la divergence s'accuse encore. Hemingway, démocrate d'humeur, pacifiste révolté ; Drieu, doctrinaire de l'ordre, qui rêve de fédération européenne et de fusion des partis. Pas plus de rapport entre ces deux êtres qu'entre un scalpel et un marteau.

Le préfacier a-t-il au moins apprécié son auteur ! Rien n'est moins sûr. Il semble avoir admiré l'homme, non l'écrivain. « J'ai rencontré Hemingway une seule fois : nous dinions ensemble chez des amis communs dans une maison jaune, au bord de la Seine, où tant d'Américains ont passé. Il est très costaud. Il m'a beaucoup plu. Je n'avais pas du tout envie de causer avec lui, j'aurais préféré être son ami depuis dix ans, et n'avoir pas besoin de dire des balivernes pour mettre le contact. C'est un type avec qui il faut chasser ou pêcher. »

Toutefois, le regard pénétrant de l'essayiste découvre les sources profondes de Hemingway. « Un vrai écrivain, c'est un homme qui connaît des choses et qui les connaît trop pour en parler, alors il écrit. Hemingway est en plein un homme de cette espèce-là. Il connaît les choses qu'il a remuées, les endroits où il a été et les gens qu'il a fréquentés. Et rien d'autre. Ce n'est qu'avec cela qu'il compose son univers. Mais ces lieux, ces choses, ces êtres, il les connaît bien, il les étire de la connaissance la plus sûre et la plus humaine, faite d'abord de l'exercice des sens et ensuite de cette sensibilité et de cette raison qui se forment de l'équilibre entre eux des cinq sens. Son univers est donc un univers solide. C'est un univers solide qu'on touche avec la main. Sans prolongements intellectuels mais avec le pouvoir de suggestion des objets, des objets d'art. »

Il connaît cela et rien d'autre, note implacablement Drieu. Et plus loin : sans prolongements intellectuels. Il met ici le doigt sur ce qui les divise. L'art de ce primitif est pour lui trop brutal. En revanche, il lui reconnaît le don des sens, qui lui rappelle celui de Maupassant. « Un Maupassant qui n'aurait pas été enfermé dans un ministère ou dans Paris et qui, tout jeune, aurait pris le large dans son bateau. Un Maupassant qui aurait vu des pays à demi sauvages, qui aurait été dans la guerre, la mouise, le peuple. »

Cette comparaison insistante avec l'auteur de Boule de suif est-elle sous sa plume un véritable éloge ? Cela non plus n'est pas certain. Il faut plus de recherche, de finesse, de profondeur à l'auteur tourmenté de la Valise vide. Ce qu'il admire sans restriction, c'est ce foisonnement de dialogues, cette ambiance que vous recevez en pleine figure. Et ce qui l'émerveille encore plus, sans qu'il l'exprime nettement, c'est la puissance de Hemingway. « Ce qui vous touche là, c'est le ton même d'une vie, d'une santé, c'est la température d'un gaillard. Épaules de portefaix, âme de chien de chasse, éperdument sensible à tous les fumets vivants, poursuivant tout gibier d'un désir tendre et implacable. » On sent qu'il eût voulu devenir l'ami de ce barbare heureux. « Être son ami depuis dix ans », a-t-il souhaité. Or quand, dans dix ans, le destin les rapprochera de nouveau à Paris, les événements auront dressé entre eux une telle barrière de flammes qu'ils ne pourront se réunir.

A Farewell to Arms a apporté à Hemingway la gloire et la fortune ; cela ne l'a pas changé. De fait, il n'a pas dit adieu aux armes ; il ne le dira jamais. À ses yeux le risque seul donne du prix à la vie. L'homme ne peut établir sa noblesse qu'en affrontant la mort. « Je m'essayais au métier d'écrivain, confiera-t-il, en commençant par les choses les plus simples et l'une des choses les plus simples de toutes et les plus fondamentales est la mort violente. » On ne s'étonnera donc pas de rencontrer Hemingway partout où le sang coule. Non par un goût malsain, mais pour observer l'homme défiant le destin. C'est ce qui l'a conduit en Espagne, où il se passionne pour les corridas. « Le seul endroit où l'on pût voir la vie et la mort, j'entends la mort violente, maintenant que les guerres étaient finies, c'était dans les arènes de taureaux. » Ne se contentant pas du rôle sans danger d'aficionado il franchit la barrière, pose des banderilles, agite la cape sous le mufle du « bicho ». Il ne se vantera d'ailleurs pas plus de ses exploits de matador que de ses prouesses d'arditi. « J'étais trop gros et trop maladroit », blaguera-t-il. Pour lui, c'est autre chose qu'un jeu et c'est mieux qu'un spectacle : c'est l'épreuve terrible dont la vie est l'enjeu. Aussi quand paraîtra Mort dans l'après-midi, n'y trouvera-t-on pas seulement un grand roman de tauromachie, mais une tragique histoire naturelle de la mort.

Ce genre d'émotions épuisé, maintenant assez riche pour s'offrir de grands voyages, il part pour l'Afrique chasser le fauve. Mais là encore ce ne sera pas un chasseur ordinaire. Ce qu'il cherche dans la jungle, le fusil à la main, ce n'est pas seulement le lion et le léopard, c'est le sujet d'un livre, et cette battue-là n'est pas sans danger. Malgré tout, jamais il ne posera au vaillant trappeur, au chasseur intrépide, et lorsqu'il dressera la liste de ses personnages, à la première page des Vertes Collines d'Afrique, il notera moqueusement : « Hemingway, un vantard ». Or, ce n'est pas vrai. À tout instant il a risqué sa vie, mais se garde bien de le dire : il ne veut pas rire de lui, ni faire sourire ses bons confrères d'Amérique. Beaucoup de ceux-ci, depuis sa réussite, ne veulent plus le considérer comme un pur écrivain. C'est un trait commun des gens de plume de tous pays de ne pas aimer le succès, du moins celui des autres. Les jeunes esthètes de Harvard, les dédaigneux « docteurs en littérature créatrice », le regardent comme un vulgaire conteur d'histoires ; de rigides isolationnistes lui reprochent également de se détacher de son pays. Il se garde bien de démentir. Il le dit, il le clame, il l'écrit, qu'il n'aime que trois villes au monde : Paris, Venise et la Havane, et au retour de ses grandes chasses il rapportera crûment, dans les Vertes Collines d'Afrique, ce qu'il a répondu à un régisseur de plantation qui lui demandait ce qui se passait aux Etats-Unis : « Du diable si je le sais ! Une espèce de parade de l'Y.M.C.A. Des idiots aux yeux écarquillés qui dépensent un argent que quelqu'un sera obligé de payer... »

Ce sont là des boutades qu'on ne lui pardonne pas, mais il s'en fiche d'être critiqué par ces asticots. Le terme n'est pas aimable, mais c'est celui qu'il emploie pour parler de ses confrères et compatriotes : « Tous des asticots dans une bouteille, essayant d'extraire le savoir et la nourriture de leur propre contact et de celui de la bouteille. » Même en pleine jungle il pense à leur sort et, questionné par des blancs de rencontre, il livre ses réflexions : « C'est seulement par hasard qu'un écrivain gagne de l'argent, bien que les bons livres fassent toujours de l'argent en fin de compte. Puis nos écrivains, quand ils ont gagné de l'argent, augmentent leur train de vie et ils sont pris dans l'engrenage. Il leur faut écrire pour entretenir leur maison, leur femme, et ainsi de suite, et ils écrivent des ordures. Ce n'est pas de l'ordure exprès, mais parce que c'est écrit trop vite. Parce qu'ils écrivent quand il n'y a rien à dire ou plus d'eau dans les puits. »

Lui, au contraire, ne prend la plume que lorsqu'il a quelque chose à dire. L'eau de son puits, il la renouvelle sans cesse, à ses risques et périls. On peut le critiquer, il continue de vivre, il continue d'écrire, et les deux à sa guise. Si les censeurs font la fine bouche, il a pour lui l'admiration d'un immense public. Il est mieux que célébré : il est populaire. Le teint halé, la barbe drue, les cheveux en broussaille, la chemise ouverte sur une poitrine velue, il ressemble aux pionniers d'autrefois, aux chercheurs d'or, aux coureurs de prairie. Conquis par son aspect, des inconnus l'appellent familièrement « Papa », ainsi que le fait sa femme. C'est un surnom qui lui va bien. Il en a la force et la bonhomie, les explosions de colère et de grands éclats de rire. Il boit sec, mais ne fume pas, crainte d'abîmer son odorat de chasseur. Le public est friand de ces détails et se tient curieusement au courant de ses faits et gestes.

— Où est Papa ! se demandent les gens en souriant.

Sûrement pas dans un petit coin tranquille. Après ses chasses en Afrique, il a été tenté par la pêche en haute mer et s'est fixé pour un temps à Keywest, sur les côtes de Floride, où il ne fréquente que les rudes gars de la mer. Cela lui permettra d'écrire un livre aussi bien observé que les précédents : En avoir... ou pas, dont le héros, brave

contrebandier, méprise autant que lui ces jouisseurs d'hivernants. Partout où il s'installe, des personnages surgissent, taillés à sa mesure. Bientôt les événements d'Europe vont lui offrir de nouveaux modèles.

La révolution éclate en Espagne et, tout de suite, il prend parti, dépense sans compter pour envoyer des ambulances aux troupes républicaines. Oui, cela commence par des ambulances, comme en 1917... Puis, le temps de traiter avec un journal, le voilà parti pour Madrid comme envoyé spécial. Il retrouve les émotions de ses vingt ans, frémit au crépitement de la fusillade, courbe le dos sous les bombardements. Enfin, comme autrefois sur la Piave, il se laisse emporter par son ardeur et demande à combattre, fait le coup de feu dans le rang des insurgés. C'est cela, pour lui, « l'engagement ». Des actes, non des paroles. De cette guerre sans merci il rapportera l'un de ses plus beaux Livres : Pour qui sonne le glas. Ses compagnons de lutte, vrais ou imaginaires, y revivront à jamais : Pilar, l'indomptable paysanne, le volontaire Robert Jordan, la petite Maria qu'ont violée les phalangistes. C'est pour eux que sonne le glas, car ils se savent perdus. Mais Jordan ne songe pas, comme Frédéric Henry, à conclure une « paix séparée ». Il accomplit bravement la mission inutile qui lui coûtera la vie et garde l'espoir jusqu'au bout : « Si nous sommes vainqueurs ici, nous serons vainqueurs partout. »

Hemingway, pacifiste, admet la guerre lorsqu'il s'agit de défendre les frontières idéales de la liberté. Mais certains, non moins sincères ni passionnés que lui, conçoivent différemment le problème. Ceux-là ont épousé la cause adverse, et son préfacier de l'Adieu aux Armes s'est déclaré franquiste parmi les premiers. Lui aussi va écrire un roman qui traitera de la guerre d'Espagne, mais c'est dans les rangs de la Phalange qu'il fera combattre son héros, ce Gilles désarmé qui lui ressemble sur tant de points. Chacun a maintenant pris sa voie : Hemingway la route rouge, Drieu la route brune. Il ne sait pas qu'elle conduit à un gouffre.

L'éternel bagarreur a longuement réfléchi avant d'écrire son livre. Entre-temps, il a publié un roman et un recueil de contes, celui-ci parmi ses meilleurs, puisqu'on y trouve les Neiges du Kilimandjaro. Quand paraîtra Pour qui sonne le glas, en 1940, l'ouvrage ne parviendra pas en France : l'offensive allemande vient d'enfoncer notre front.

Cette fois encore, Hemingway s'enflamme. Ce n'est pas seulement la France que Hitler foule au pied, c'est tout le monde libre, c'est la conscience humaine. Alors, sans renier son pacifisme, il se battra. Pour commencer, obéissant à ses instincts de flibustier, il achète un bateau à moteur à un contrebandier de Cuba et se lance à la poursuite des sous-marins allemands. C'est en somme, contrairement à Frédéric Henry, « une guerre séparée » qu'il engage. Ensuite, il part pour Londres comme correspondant de presse et trompe son impatience en prenant part, comme passager, à des raids de bombardement sur l'Allemagne. Pour lui, cependant, ce n'est pas là faire la guerre. Ce qu'il veut, c'est se battre face à face, homme à homme. Il n'attendra plus longtemps. Attaché aux troupes de débarquement, il aborde en Normandie où le combat fait rage et, renonçant aussitôt à sa neutralité de journaliste, il prend les armes.

Pour les États-Majors, ce n'est pas une recrue de tout repos. Il déclare à qui veut l'entendre que Montgomery est un âne, Eisenhower un timoré. D'ordres, il n'en reçoit pas : il en donne. Ayant rejoint un maquis français, il s'impose comme chef et fait campagne pour son compte, traquant les Allemands en retraite. De sa propre autorité il installe à Rambouillet un véritable quartier général. « Sa chambre d'hôtel, dira le colonel David Bruce, de la Troisième Armée américaine, est devenue le centre nerveux de toutes les opérations. » Aux Anglais il demande des munitions, aux Français des chars. Et on lui en donne. Mais diriger de loin n'est pas son affaire. Il repart pour l'attaque avec les blindés de Leclerc et entre triomphant dans Paris, debout dans sa jeep à fanion. Avant tout, il veut libérer Montparnasse et Saint-Germain-des-Prés où cela tiraille encore. Il bondit de sa voiture devant le café de Flore et fait remplir son bidon de cognac. Puis, gourde d'une main, pistolet de l'autre, il repart à la tête de son groupe, traverse la Seine, atteint la place Vendôme et s'engouffre le premier dans l'hôtel Ritz, que les Allemands viennent d'abandonner. Son chauffeur, le fidèle Red, se rappelle alors que le patron est journaliste et télégraphie à New-York un bulletin de victoire qui restera légendaire : « Papa a pris un grand hôtel. La cave est pleine. »

Dans la fièvre de ces heures exaltantes, Hemingway s'est-il demandé ce qu'était devenu son préfacier de l'Adieu aux Armes ! C'est peu probable. D'ailleurs nul n'aurait pu le renseigner. Le bruit s'était répandu, peu avant, que Drieu La Rochelle s'était empoisonné, mais, les Alliés avançant à grands pas, sur les talons de l'ennemi, Paris avait pensé à autre chose. Certains prétendaient que Drieu avait fui dans les camions allemands. C'était mal le connaître. Il avait, au contraire, refusé des passeports qui lui auraient permis de passer en Espagne. Déjà, sa décision est prise. Calmement, il a examiné son cas. Durant l'Occupation il s'est rangé du côté de l'envahisseur. Non par intérêt : par pure conviction. Pour demeurer fidèle à sa doctrine : fédération des peuples, l'Europe contre les patries. Maintenant, on le lui reprochera comme une trahison. Plutôt que d'attendre un simulacre de procès dont l'issue ne fait pas de doute, il se donnera la mort. Plus d'une fois il l'a rôlée sur les champs de bataille, de Charleroi à Verdun : elle ne lui fait pas peur. Et puis, dès sa jeunesse, presque depuis l'enfance, il a songé au suicide ; il est donc en retard. Très calme, après une dernière promenade dans les Tuileries, il est rentré chez lui, avenue de Breteuil, et, ayant rédigé quelques lettres d'adieu, il a absorbé un tube de comprimés mortels.

Détail troublant, qui ne fut jamais révélé : il gardait ce poison depuis la veille de l'Occupation. À cette époque, il était à ce point persuadé que les Allemands le considéreraient comme un dangereux ennemi qu'il avait — déjà ! — envisagé de se tuer, afin de ne pas tomber entre leurs mains. Pour cela, il s'était adressé à son ex-femme, médecin biologiste, — je tiens le renseignement d'elle, — la suppliant de lui procurer un poison sûr. Comme celle-ci s'étonnait de ses suppositions, il lui avait expliqué que son but avait toujours été de retourner le fascisme contre l'Allemagne et

l'Italie, projet chimérique soutenu dans Gilles. Non convaincue, mais se rendant à ses instances, la doctoresse J. lui avait remis à regret un tube d'un dangereux somnifère suisse : c'est ce tube que, quatre ans plus tard, il serrait dans ses mains, non plus pour échapper aux balles allemandes, mais à celles d'un peloton français.

Le lendemain matin, sa gouvernante le trouvait inanimé. C'est une sorte de cadavre qu'on transporte à Laënnec et de là à l'hôpital américain de Neuilly. Oui : américain. Le sort a de ces ironies. Revenu à lui, il ne veut pas survivre et, peu après, se tranche les veines. On le sauve encore, puis on le conduit clandestinement chez un médecin de l'Institut Pasteur, résistant de la première heure, mais qui, dans l'adversaire de la veille, ne voit plus qu'un homme traqué. De son refuge, le prisonnier entend au loin les derniers coups de feu, puis les cris joyeux de la foule. Il ne dit rien. Son entourage le croit hors de danger. Lui seul sait qu'il est mort.

Au centre de Paris, l'agitation s'est apaisée. Pourtant, à l'hôtel Ritz le tumulte reprend. Des officiers accourent, on se bouscule dans les couloirs, une voix rugit au téléphone : c'est Hemingway qui se déchaîne. Plus contre les Allemands, contre ces « ânes » de l'État-Major qui prétendent lui interdire de se lancer aux troupes de l'ennemi avec son commando. Il a appris que son fils Bamby, capitaine de l'armée américaine, est prisonnier et il veut le délivrer, coûte que coûte. Pour l'empêcher de commettre cette folie il faut recourir à la Military Police et l'enfermer. Le général de la Troisième Armée, s'avisant un peu tard que les correspondants de presse, selon les conventions de Genève, n'ont pas le droit de porter les armes, se demande même s'il ne doit pas le traduire devant le conseil de guerre. Mais le coupable est trop célèbre pour subir le sort d'un simple reporter ; on le remet en liberté. Même, à la réflexion, on le décore pour faits de guerre. « Papa » n'a plus qu'à regagner l'Amérique.

Pour lui, la guerre est terminée. Pour Drieu La Rochelle, elle se poursuit, implacable. Il va maintenant errer de gîte en gîte. À Chartrettes, dans un élevage de volailles ; puis chez une Américaine, aux portes de Paris ; enfin à Paris même, rue Saint-Ferdinand, dans un hôtel particulier désert, destiné à devenir un laboratoire, qui appartient à la doctoresse J. Dans tous ces abris, il travaille aussi posément que naguère dans son bureau. Il rédige une sorte de confession — de testament, plutôt — ou il expose les raisons de son suicide avec autant de détachement que s'il s'agissait de la vie d'un autre.

« J'aurais pu facilement, écrit-il, me retirer à temps, cesser d'écrire, de manifester, — cela d'autant plus que ma perspicacité s'était de bonne heure exercée contre les déficiences et les erreurs de l'hitlérisme et qu'il eût été légitime de me dégager de la cause européenne si mal défendue. C'eût été même mon devoir politique, mais je n'en voulus rien faire. Je me retenais de trop marquer dans mes propos et mes écrits tout le mépris que je prenais pour Hitler qui perdait l'Europe autant que ses ennemis. Je réprimais dans mon attitude cette indifférence dédaigneuse qu'un homme un peu sage est toujours contraint de ressentir pour ses amis et qui les égale bientôt à ses ennemis, dans son esprit sinon dans son cœur. Je pouvais quitter la France ; je m'en allai, mais pour revenir. Ce fut à Genève, bien reçu par les Suisses, bien abrité, bien pourvu d'argent pour demeurer là deux ou trois ans, qu'à l'automne de 1943 je décidai de rentrer et du même coup de me donner la mort en temps utile. Je voulais attendre le dernier moment et je l'attendis. J'étais parfaitement sûr de moi, je n'ai jamais eu un instant de doute ni d'hésitation. Cette certitude était une source incessante de joie, c'était l'expression d'une foi sans défaut. Mon âme était exquisement en accord avec elle-même. »

On retrouve dans ces pages l'accent stoïque et dédaigneux de ses meilleures œuvres ; tout exprime l'orgueil de partir en beauté. « Quand rien de particulier ne me menaçait, note-t-il encore d'une écriture qui ne tremble pas, j'ai conçu de mourir jeune, d'aller au-devant de la mort. Entre deux peurs, celle d'être tué et celle de mourir, j'ai vaincu celle de mourir. À Genève, j'ai écarté la tentation de rester là tranquille à l'abri ; je l'ai écartée après une longue et claire délibération, sachant nettement où j'allais. Aujourd'hui, où en suis-je ! »

La réponse allait lui venir le 15 mars au soir. Dans le journal que vient de lui apporter sa fidèle gouvernante, il lit qu'un mandat d'amener est lancé contre lui. Cette fois, il ne peut plus attendre. L'instant est venu de payer son « erreur de conduite ». L'expression est de lui. Il vide un tube de somnifère et pour être sûr, cette fois, de ne pas se manquer, il ouvre en grand le robinet du gaz. Sa nuit sera sans fin...

A l'heure où il s'endort, le soleil brille encore aux Antilles. Hemingway doit se trouver dans sa blanche demeure de la Havane. Dépoitraillé et les bras nus, il tape allègrement son nouveau roman, histoire d'un colonel américain de cinquante ans amoureux d'une jeune Vénitienne. Parfois il s'arrête, s'étire, plisse les yeux pour regarder son bateau qui se balance à quai, et vide un verre de bière. Une damnée bière qui ne vaut pas celle de Paris. Dans un instant il partira pour la pêche. Il est heureux.

Ainsi, le risque-tout qui, depuis le début de la guerre, sur mer, dans les airs, sur les routes de France, a constamment risqué sa peau est là, bien vivant, qui rit à la lumière, et c'est l'écrivain sans arme, le raisonneur égaré qui a trouvé la mort.

On ne sait jamais — ô Hemingway ! — pour qui sonnera le glas.

ROLAND DORGELÈS DE L'ACADÉMIE GONCOURT